

La conduite démontrait qu'elle avait pris pour devise: " Aimer, à demeurer inconnue et à être comptée pour rien. Cherchant toujours à s'effacer, elle n'envisait que le seul honneur d'être agréable à Dieu, Cependant, elle savait se plier au devoir de la bienséance et de la politesse Chrétienne et religieuse quand les convenances l'exigeaient, Car sa piété n'avait rien de Sauvage, ni de trop austère. Gaie et Spirituelle, elle avait la répartie vive et agréable. Un certain personnage vint sur les confins de la France ne lui allait pas; or un jour elle répondit fort à propos sur ce qu'on lui représentait, que ce Monsieur était Français; " qu'il n'en avait que la lisière."

D'une haute stature, d'une taille droite et élancée, elle avait un port magnifique qui attirait grandement l'attention des personnes qui voyaient pour une première fois. Elle tint frais et légèrement animé - faisait ressortir, ses traits délicats et parfaitement réguliers, ses belles et riches qualités de l'esprit et du cœur se traduisaient dans sa physionomie dont l'expression était digne et calme et dans ses manières nobles, douces, affables et gracieuses envers tout le monde.

Un jour que quelques visiteurs distingués étaient à la Salle de Communauté, d'autres se présentèrent au parloir demandant notre Révérende Mère Supérieure, comme celle-ci était engagée auprès des premiers, elle pria notre Chère Sœur Nobless d'aller répondre à sa place, sans hésiter, elle se leva incontinent d'un air souriant, fit un salut gracieux et alla où l'obéissance l'envoyait, les visiteurs agréablement étonnés de son courtois tant de grâce et de distinction sous un si modeste habit s'en regardèrent, et l'un d'eux, dit à notre Révérende Mère, Quelle dignité dans cette Sœur.

Dans les différents offices où elle fut successivement employée, elle s'en acquitta toujours à la satisfaction de ses Supérieures et des personnes dont elle était chargée, à qui elle ne refusait rien de ce que la règle pouvait lui permettre de leur accorder, se mettant même à la gêne pour leur faire plaisir, exécutant ou feignant de point-s'apercevoir de leurs travers de tête; et ayant un tact exquis pour entretenir entre tous les différents <sup>caractères</sup> l'harmonie et une expansive gaieté.

Son amour pour les pauvres qu'elle envisageait de l'œil de la foi, était son caractère distinctif et se manifestait par un dévouement qui ne peut être surpassé. Pendant les dix-huit années, qu'elle fut consciencieusement à la salle des femmes, elle les servit et les entoura d'une sollicitude toute maternelle. Prenant pour sa part le soin immédiat des plus infirmes, elle même les accommodait dans leurs lits, pensait leurs plaies, et ne souffrait pas qu'aucune fille de service la remplacât dans cet office résignant à la nature. Lorsque ses propres infirmités lui rendirent cette tâche doublement pénible, elle ne laissa pas de continuer de la remplir, et ne voulut jamais la confier à d'autres, si l'on s'offrait à la remplacer, elle s'en défendait poliment, et répondait agréablement: "Dieu c'est son droit, qu'elle ne le céderait à personne." Les pauvres Idiotes étaient l'objet de sa plus tendre pitié et de sa commiseration, <sup>elle</sup> les traitait comme les <sup>des enfants</sup> Caressait et ne souffrait pas qu'on leur fit la moindre peine. A cette époque nos Sœurs n'allaient pas servir les pauvres à table comme nous le faisons aujourd'hui, pour lors, il était d'ordinaire qu'elles allassent les jours de congé visiter les pauvres des Salles, cette marque de Sympathie faisait plaisir

à ceux-ci, et nos Sœurs tout en les encourageant par de bonnes paroles s'aimaient et se recréaient; quelques unes prétendaient venir remplacer la Chère Sœur Noblest, c'était alors une scène de plaisir pour celles-ci et de chagrin pour les idiotas qui lui étaient attachés comme à une mère; il en résultait des pleurs et de petites fâcheries qui attiraient l'attention de la bonne hospitalière et qui n'ayant pouvant plus tenir venait à la hâte consoler et rassurer ses Chères enfants avec un langage et des caresses qui sechaient leurs larmes et les remettaient en bonne humeur. A une heure de récréation, toute la famille se réunissait autour d'elle, le temps s'écoulait joyeusement et rapidement. Car la bonne Sœur Noblest, leur racontait des histoires et puis aux jours de congé, elle les amusait à de petits jeux, leur distribuait des sucreries ou des fruits, dont elle se faisait toujours une bonne provision; Car dans ce bon vieux temps, chaque hospitalière pourvoyait par sa propre industrie aux besoins de sa Salle respectives, et tout le profit qu'elle faisait lui restait entre les mains et <sup>est</sup> pouvait l'employer en faveur des pauvres dont elle était chargée. Notre Sœur Noblest, qui confectionnait les fleurs avec beaucoup de goût et qui réussissait parfaitement très bien à faire les Enfants. Jésus prélevait un gain considérable dont elle se servait avec économie tout en fournissant abondamment la Salle de linge en donnant à ses Vieilles tout le confort possible et en se pourvoyant de toutes sortes de provisions, n'allant jamais rien demander à la Procureur pas plus qu'à la cuisine qui ne lui servait que la soupe et la viande.

Notre Mère d'Yeuville, dès le début de son œuvre dut donner beaucoup de latitude aux Sœurs hospitalières, afin de leur donner de

l'émulation pour entretenir le plus grand nombre de pauvres possibles. Cette coutume allait très bien pour le commencement d'un Hôpital, qui n'a encore aucun revenu fixe, mais elle ne devait pas pouvoir toujours s'accorder avec les étroites obligations du vœu de pauvreté, et l'esprit de pauvreté s'enfiltrait nécessairement, il fallut de toute nécessité en venir au plus parfait et supprimer les bourses particulières. C'est ce que fit Sa Grandeur Monseigneur Sartigue dans sa première visite pastorale de 1835.

Le profit de chaque Salle, dut dès lors être remis entre les mains de l'économique avec la charge de fournir tous les approvisionnements requis. Notre bonne Sœur Noblet, ainsi que nos autres Sœurs hospitalières se souvenant volontiers à cette ordonnance, quoiqu'elles sentissent par avance l'assujettissement où elles allaient être dorénavant contraintes, mais animées d'un véritable bon esprit, elles avaient déjà compris que cet état de chose encore à l'ordre primitif ne pouvait pas durer et deviendrait par la suite très préjudiciable au bien spirituel de la Communauté.

Après avoir été huit ans Infirmière et vingt sept ans hospitalière, notre Chère Sœur Noblet devenue Sexagenaire était usée plus par le travail que par l'âge, alors notre très Honorable Mère Beaubien, afin de conserver le plus longtemps à la Communauté <sup>un</sup> sujet de si grande édification songea à lui donner quelque repos, en la déchargeant de son office et en lui <sup>proposant</sup> l'emploi des ouvrages manuels pour lesquels, elle avait un goût et des talents très rares. Ce fut pour son cœur sensible et son âme ardente et vive d'une grande épreuve et d'un dur sacrifice que d'abandonner la Salle des femmes ou ses jours s'écoulaient dans un labeur continué, mais avec le

Contentement d'une mère au milieu de sa famille, cependant elle ne laissa rien  
 voir de sa peine et garda le silence le plus absolu. Instruite à l'école de l'1  
 raison, elle comprenait que le moyen en Communauté de s'élever à une haute per-  
 fection était de souffrir en silence. Il n'en fut pas de même des Chères Vieilles  
 qui répandaient bien des larmes et fit s'élever bien haut leur Chagrin, et leur fut  
 lut Cependant le Souverain, sans pourtant jamais de consoler et avec elles se sou-  
 venir de la bonne Mère Nobless descendit dans la tombe.

Ce fut pendant les dix dernières de sa vie, qu'elle passa à la Salle de Com-  
 munauté, que nos Sœurs allaient s'édifier auprès d'elle; toujours Calme et re-  
 cueillie, elle priait sans cesse, et en travaillant, elle s'acquittait d'une foule de  
 petites pratiques de dévotion, sans que pour cela, elle eut à interrompre ses occu-  
 pations. Les Dimanches et Fêtes quand elle avait satisfait sa piété par  
 de ferventes prières au pied du St Sacrement, elle se recréait par la lecture  
 de quelques livres édifiants et instructifs. Aux jours de grandes récréations,  
 elle ne manquait pas d'aller plusieurs fois rendre ses devoirs à Notre  
 Seigneur et puis elle revenait à son petit travail et comme son amour  
 pour Jésus dans l'Eucharistie, lui inspirait du zèle à travailler pour les pau-  
 vres Eglises des Campagnes, elle employait une partie de ses jours de congé  
 à faire du linge d'autel, qu'elle remettait à notre Père de Mère Supérieure  
 pour qu'elle le distribuât.

Lorsque la Maîtresse des Novices, alors Sœur Forbes, pour cause  
 de maladie ou autrement s'absentait pour quelque temps du Noviciat  
 notre vénérable Sœur Nobless, allait la remplacer, les novices la voyaient  
 arriver avec plaisir, car toutes l'aimaient et se recréaient avec elle. C'est

tendresse de Mère, elle avait à leur égard des faiblesses de Grand'mère, n'oubliant jamais de les excuser <sup>ou excuser</sup> en toute circonstance, les entourant de soins, menageant leur santé. Si quelqu'une prenait le rhume, alors elle était inquiète, et pour plus vite l'en débarrasser, elle allait elle-même à la Cuisine lui faire brûler du sucre, et comme d'autres éprouvaient la tentation d'y goûter, elle s'adressait à cette petite fantaisie, faisant mine de croire qu'elles avaient un commencement de toue, elle en donnait à Chacun.

C'était ainsi, que dans la verte vieillesse, elle pouvait encore se rendre utile à la Communauté, et perpétuer surtout par son bon exemple l'esprit primitif, quand l'immigration vint tout à coup jeter la consternation dans notre Ville. Sœur Barbeau, comme nous l'avons dit précédemment était hospitalière d'une Salle d'hommes, et désirait beaucoup d'aller au secours des Amérindiens, mais il lui fallait une remplaçante, ce que voyant notre Chère Sœur Hobbes, elle s'offrit spontanément à notre Révérende Mère M<sup>lle</sup> Mullin, qui vu son grand âge, fit d'abord quelques difficultés, mais elle se laissa bientôt vaincre par ses pressantes sollicitations, et notre Vénérable Ancienne endossa joyeusement le fardeau d'hospitalière, hélas bien trop lourd pour ses vieilles épaules, oubliant qu'elle n'avait plus la vigueur d'autrefois, elle se mit à la besogne avec une ardeur invincible et pour surcroît de fatigues, elle prit sous ses soins des Cas très graves de l'épidémie qu'elle eut le bonheur de ramener à la vie en sacrifiant la sienne propre. Au bout de quelques semaines, elle tomba d'épuisement, sentant depuis plusieurs jours la fièvre la consumer, elle se raidissait contre le mal qui la tourmentait, mais enfin la nature succomba, atteinte de l'épidémie, elle eut quelques jours

de quelques souffrances, et le 4 Août à 7 heures du soir, elle s'en dormit du sommeil du trépas, pour s'éveiller là haut, entre les bras du Père béatissime Maître et Dispensateur de nos immortelles destinées.

La dislocation de notre vénérable Ancienne causa un vide bien grand dans le Cercle de famille; Car elle était non seulement vénérée mais chérie et aimée de toutes ses Sœurs et de tous les pauvres de l'Hôpital, et aujourd'hui encore, Ceux et celles qui l'ont connue, n'ont qu'une voix pour redire ses Vertus, sa Charité, sa douceur, son affabilité et son extrême amour pour les pauvres.

Dans le court espace de 24 jours le terrible fléau avait impitoyablement décimé nos Rangés, et sept victimes comme de blancs Colombes avaient d'une course rapide et d'un vol léger franchi le seuil du temps à l'éternité pour se jeter dans le sein de Dieu rémunérateur qui compte pour fait à lui-même, ce que nous aurons fait aux moindres des Siens. Le Ciel semblait satisfait, et le 12 Août, l'épidémie sévissait encore, mais d'une manière bien moins alarmante, les plus malades étaient hors de danger et les convalescentes en prenant l'air de la Campagne se rétablissaient graduellement. Pour lors, notre très Honorée Mère M<sup>lle</sup> Mullin, commença à respirer un peu plus à son aise et songea à faire chanter les Services de nos Sœurs, dont les dépouilles mortelles avaient été festivement descendues au Caveau, sans autre Cérémonie, que la simple récitation des prières liturgiques avec les suffrages accoutumés de la Communauté. Durant toute une semaine, il y eut chaque jour une Messe de Requiem.

de célébrer dans notre Eglise pour le repos de l'âme de nos Chères défuntes  
comme nos Sœurs n'étaient pas en état de les Chanter, on fut pour cette  
fois, obligé de recourir à l'usage d'habitude et d'engager des Chantres de  
la Paroisse Notre-Dame.

Enfin la contagion ayant cessé ses lamentables ravages et étant  
peu à peu complètement disparue, il fut nécessaire et même de rigueur, de  
faire nettoyer la maison, et blanchir à la Chaux du grenier à la Cave.  
Ce ménage universel dura deux ou trois semaines. Les lavages, frotta-  
ges et blanchissements étant terminés l'Hôpital entier avait un lustre de  
propreté et de fraîcheur, qui en fait oublier l'affreuse Calamité avec ses  
noires angoisses, semblait inviter ses habitants à reprendre le cours de ses  
Fêtes de famille. Aussi dès le 12 Septembre, notre Révérende Mère fit  
revenir toutes les Sœurs de Châteauguay et de la femme Gregoire  
afin de célébrer ensemble la belle Fête de l'Exaltation de la Ste-Croix.  
Cette Fête magique si joyeuse, fut néanmoins cette année là un cachet  
de tristesse qui fit couler bien des larmes, car en parcourant de l'intérieur la  
Salle de Communauté on remarquait ici et là plusieurs places de vacantes,  
et c'était la première fois que la Communauté se trouvait réunie de  
puis que l'épidémie <sup>semblait</sup> comme un furieux orage, en avait secoué les ra-  
meaux et détaché les plus beaux fruits.

Le 16 Septembre, notre Révérende Mère en se voyant entourée  
de sa petite famille de 34 Professes, ne pouvant assez remercier le  
Ciel de ce que sur trente qui avaient le ty plus un bon nombre était  
revenue à la Vie malgré l'opinion des Médecins qui n'avaient plus

Ste-Croix de Montreuil  
Maison des Sœurs  
Archives



pour elles aucun espoir, et dans la reconnaissance elle proposa à la Communauté de faire une Neuvaine d'action de grâces en l'honneur de la Très Ste Vierge; cette proposition fut unanimement et vivement acceptée et dès le même jour l'enfant, l'infirmes et le Vieillard conjointement avec les Sœurs offrirent une Commune prière pour remercier le Père des Miséricordes.

Le 19, qui était un Dimanche, toute la Communauté étant réunie à l'Eglise pour le Miserere, Notre très Honorable Mère, après la récitation de l'Angelus, commença le Te Deum. L'hymne d'action de grâces en éveillant d'affligeants souvenirs causa dans tous les cœurs une vive émotion, mais toutes s'en remerciaient pas moins le bon Dieu pour les grâces reçues et à attendre pour l'avenir.

Dès la veille de l'Exaltation, nos Sœurs avaient repris le service des panchers des Salles, qui avait été suspendue depuis le mois de Juin.

La <sup>situation</sup> ~~position~~ <sup>incertaine</sup> ~~certifiée~~ d'un grand nombre de veuves et de filles restant sans appui, sans asile et sans pain nécessitait un prompt secours. Le Capitaine Weatherly, Intendant des Emigrants, s'en occupa et loua à cette fin une maison, mais il lui fallait des personnes de confiance pour y placer à la tête, Sur ce, il se présenta à la Communauté accompagné de M<sup>r</sup> Ryan Commissaire et pria notre très Honorable Mère de vouloir accepter la direction de Cet asile. Après quelques délibérations avec les Conseillères, la Communauté y consentit ~~sa~~ <sup>sa</sup> solontiers, d'autant plus que La Grandeur Monseigneur de Montréal promettait d'y faire donner la Ste Messe tous les jours. Cette maison située sur la ferme St Gabriel

en face du chemin qui conduit à la Rivière St Pierre était assez spacieuse  
nos Sœurs qui furent la visiter la trouverent assez convenable quoiqu'elle laissa beau-  
coup à désirer.

Le 3 Septembre des Dames Irlandaises en renommée pour leur charité et  
leur générosité avaient été invitées de s'assembler dans une des Salles de no-  
tre Hôpital dans le but d'organiser un Comité pour servir en aide à l'a-  
sile qui allait s'ouvrir. Les Conditions à remplir par les Dames qui vou-  
draient faire parti du Comité, consistait. 1<sup>re</sup> A procurer de l'ouvrage  
aux personnes qui seraient admises dans l'asile. 2<sup>de</sup> A contribuer par  
des aumônes à leur habillement, le Gouvernement se chargeant de les nou-  
rir. 3<sup>de</sup> A leur trouver de bonnes places. Ces Conditions ayant été accep-  
tées et toutes y ayant souscrit, ces Dames choisirent notre Révérende Mère  
M<sup>re</sup> Mullin pour leur trésorière, et l'une d'entre elles fut nommée Secrétaire  
Avant de terminer l'assemblée, elles proposèrent de faire entre elles une  
collecte dont le produit servirait à se procurer les articles les moins indis-  
pensables pour la célébration des saints mystères dans la future Chapelle.

Dès le lendemain nos Sœurs prirent des sœurs et des filles pour nettoyer  
la maison et le 14 du même mois elles y entrèrent définitivement. Cet  
asile subsista jusque à la fin d'Avril, époque à laquelle toutes ayant  
de bonnes places, on trouva bon de cesser cette œuvre qui n'était que  
provisoire.

Avant de terminer les pages de la première période de mémora-  
ble événement de 1847, nous ne laisserons pas passer sous silence l'hono-  
rable et bienveillant témoignage d'estime dont le Gouverneur Général

de l'époque daigna honorer notre Communauté. Son Excellence Lord Elgin ayant appris l'empressement et le dévouement de nos Sœurs auprès des Emigrants en fut admirablement étonné et hautement satisfait. Dès le 30 Juin son Excellence accompagnée de Lady Elgin vint faire visite à la Communauté et exprima en termes tout-à-fait chaleureux sa reconnaissance pour les services qu'elle rendait en ce moment au Gouvernement. En apprenant que déjà plusieurs de nos Sœurs avaient contracté l'horrible fléau et que leur vie était en danger il en parut vraiment fâché et adressa à notre très Honorée Mère, quelques paroles de condoléance. Lady Elgin de son côté se montra très affable et tout-à-fait sympathique. La Grandeur Mgr Phelan, étant à Montréal était un de ceux qui formait la brillante suite des Gouverneurs Généraux.

Depuis, Lady Elgin, jusqu'à son départ pour l'Angleterre en 1847 ne cessa de donner à notre Communauté des marques toutes particulières d'estime. Il arriva même qu'ayant été malade, elle envoya chercher des Femmes disant qu'elle avait grande confiance dans les préparations et les médicaments des Sœurs de Charité.

Lorsque un peu plus tard, nous reçûmes de France la Vie de notre Bienheureuse Fondatrice, notre très Honorée Mère Deschamps, alors Supérieure crut faire plaisir à Lady Elgin, en lui en envoyant un exemplaire superbement relié, accompagné d'une lettre dans laquelle, elle lui exprimait le haut attachement et la reconnaissance que notre Communauté conserverait toujours pour son Excellence l'ex Gouverneur Général des Canada. Lady Elgin accepta le modeste cadeau avec un si grand plaisir qu'elle

Voir la lettre qui lui fut adressée en 1847

en accusa réception dès la maille suivante.

2<sup>ème</sup> Période de l'épidémie. Retour de nos Sœurs aux ambulances. A partir du jour, où nos Sœurs furent forcées de laisser leur poste et de céder aux bonnes Sœurs de la Providence le soin des Pénitents; celles-ci en grand nombre demeurèrent continuellement attachées à leurs Chevaux jusqu'à ce qu'enfin leur heure arriva ou à leur tour excédées de fatigue, elles succombèrent et contractèrent la maladie. Alors les Pénitents restant encore à la merci de mains mercenaires, Sa Grandeur Monseigneur de Montréal, n'eut-à faire appel à la Charité de notre Communauté quoiqu'il n'ignorait pas que la plupart de nos Sœurs qui relevaient du typhus n'étaient pas encore parfaitement rétablies, mais comptant plutôt sur leur Courage moral que sur leur force physique, il leur fit la demande avec autant de confiance que de simplicité, et tout aussitôt, nos Sœurs, même celles qui avaient été réduites aux portes de la mort s'offrirent de bon Cœur et Spontanément, ce qui toucha tellement Monseigneur qu'il ne peut s'empêcher d'élever ses yeux au Ciel et d'en bénir le Seigneur.

Notre Révérende Mère Supérieure, se trouvant-voilà de Sagesse parlant l'Anglais, resta pour le moment un peu dans l'embarras lorsque la pensée lui vint de faire application pour avoir de l'aide à nos Sœurs d'Ottawa, dont à cette époque la Communauté était venue à la nôtre. La demande fut très-bien accueillie et leur Mère Supérieure, Sœur Bonyère s'empressa d'envoyer notre bonne Sœur

Phelan, dont le dévouement, la sagesse et la Capacité répondaient à son esprit de foi, et à la pitié tendre et éclairée. Aussi la Communauté entière n'a jamais oublié les exemples de prudence, de discrétion admirable et de beaucoup d'autres vertus dont elle laissa des traces sur son passage ici et qui lui gagnèrent l'estime générale.

Le 26 Septembre, quatre de nos Sœurs reprenaient avec un contentement surhumain leurs pénibles fonctions auprès des Emigrants, la bonne Sœur Phelan marchait en tête du petit bataillon de ses adjointes nos Sœurs Blondin, Dalpé et Montgolfier. La Communauté témoin de leur départ formait des vœux pour que le Ciel leur fût propice et les préservât cette seconde fois de la Contagion.

Nos Chères Sœurs en se dirigeant allègrement vers le fenestre enclos des pestiférés, étaient loin de s'attendre que dans cette deuxième période qu'elles étaient heurtesées d'occire, elles allaient avoir à rencontrer des difficultés beaucoup plus grandes que durant la première. Les changements survenus parmi les Médecins et les Agents dont la plupart avaient été remplacés par des protestants fanatiques et mal disposés à leur endroit, quelques uns ne voyant partir qu'à regret les Sœurs de la Providence qui s'étaient rendues très populaires n'eurent pas la délicatesse de dissimuler leur mécontentement et reçurent nos Sœurs très froidement; celles-ci, très étonnées de cet accueil glacial en furent un peu décontenancées, mais elles ne s'en montrèrent pas moins empressées à assister les Malades.

Le nombre des Emigrants ayant considérablement diminué

il avait été arrêté par les Supérieurs que vu la distance, une des ambulances vacantes serait réservée pour servir de logement à nos Sœurs, avec une Chapelle provisoire où la Ste Meffe d'après l'autorisation de Monseigneur serait célébrée tous les matins et auxquelles les malades et les engagés la plupart Catholiques pourraient assister. Ce qui apprenant les Médecins, ils s'objectèrent donnant pour raison qu'un bâtiment d'émigrants allait bientôt arriver et qu'ils auraient besoin de l'ambulance. Nos Sœurs, ne voulurent point entrer en dispute et gardèrent le silence vis-à-vis ces Médecins, attendant le moment favorable pour leur faire changer de disposition. Peu de jours après le premier agent touché d'un doute de leur patience leur donna pleine liberté de s'en servir comme bon leur semblerait. Sur le Champ, elles le débayerent et se mirent en devoir de préparer le futur Oratoire le plus décentement possible. Les gens de service hommes et femmes firent entre eux une collecte pour la modeste décoration et la Grandeur Mongt Bourget avec la bonté de père et la priérogance ordinaire fournirent et envoyèrent les vases sacrés le linge et les ornements nécessaires à la célébration des saints mystères.

Nos bons Pères du Séminaire ayant été eux aussi contraints d'abandonner le Champ de bataille, avaient été remplacés par les Pénitents Pères Jésuites, et le bon Père Sellier aidé d'un vicaire eut la direction de la Chapelle et fut comme le Curé de l'enclos des ambulances formant une paroisse considérable.

Le 3 Octobre fut un jour de fête pour les infortunés émigrants

Monsieur Prince Coadjuteur de l'Evêque de Montréal bénit et  
 la pauvre Chapelle et y célébra la Ste Messe, durant laquelle nos  
 Sœurs Chanteuses venues à dessein firent entendre de pieuses Cantiques.  
 Après le dernier Evangile Monsieur a drepta des paroles tout-à-fait  
 touchantes aux Convolescants; auxquelles ceux-ci répondirent par des lar-  
 mes et des soupirs, Au sortir de la Chapelle, nos Sœurs pour égayer  
 ces Chers Enfants de l'infortunée Irlande, entonnèrent St Patrick's day  
 alors leur front s'épanouit, et un éclair de bonheur rayonna sur tous  
 ces visages ou se lisait le poids de tant de malheurs à la fois

Dès lors nos Sœurs étant installées séjournerent dans l'enclos  
 des ambulances la nuit et le jour, tandis que les Révérends Pères  
 Jésuites eurent pour logement notre Maison de la Pointe St Charles  
 et les Supérieurs placèrent nos Sœurs sous la direction du bon  
 Père Seltier, qui eut pour elles mille bontés, ne s'intéressant non  
 seulement à leur avancement spirituel mais encore à leur santé phy-  
 sique. Ses Novices durant ces huit mois de mission se remplaçaient  
 à tour de rôle; une d'entre elles à la veille de faire ses demandes de  
 Profession fut menacée de laisser le Noviciat pour une raison de santé  
 ayant confié sa peine au bon Père, Celui-ci l'encouragea à la Con-  
 fiance et l'engagea de faire une Novaine à St Ignace leur Fondateur  
 dont il lui remit une médaille lui recommandant de se prier avec dé-  
 votion, ce qui ayant fait, la jeune Novice, (S<sup>te</sup> Saève) quelque temps après  
 peut lui annoncer qu'elle était parfaitement rétablie, ce qui rejoit  
 grandement le bon religieux.

Mémorable Centenaire. 7 Octobre 1847.

L'année séculaire d'un événement remarquable pour notre famille religieuse, nous fait un devoir d'interrompre pour un moment notre présente narration. Si le Corps après un long et pénible travail a besoin de repos, le Cœur et l'esprit n'en sentent pas moins la nécessité après avoir pu se dérouler devant soi tout un panorama de scènes grasses et attendrissantes, telles que celles dont nous venons de parcourir les pages.

Allons donc ensemble nous reposer un instant à l'ombre de pieux et d'agréables souvenirs, remontons le Cours des ans, en atteignant un Centenaire nous saluons notre Vénérée Fondatrice avec ses dignes émules à l'Écurse depuis 10 ans et prenant possession de l'Hôpital Général de N.-M. le 7 Octobre 1847.

Notre Vénérée Mère Madame d'Yvesville est cloquée sur un lit de douleur, une cruelle plaie qui lui donne les Chairs l'a réduite à l'impuissance de ne pouvoir marcher; Cependant de sa couche doloureuse, elle a elle-même commandé et surveillé les travaux de l'Hôpital, s'y étant fait transporter de temps à autre.

Dans l'humble maison qu'elle occupe avec sa famille adoptive composée d'une vingtaine de personnes règne la Charité, et dans la modeste Chambrette on y respire à longs traits le Calme et la Paix, puis dans l'état d'inaction ou la retient son infirmité elle est joyeuse, paisible et saintement occupée au bon plaisir divin; d'un sourire elle encourage ses Compagnes, d'une parole elle excite leur ardeur, sans cependant trop les hâter à l'action car son zèle est avant tout sage et discret. Enfin



on lui annonce que l'Hôpital est prêt à recevoir ses nouveaux hôtes, notre Vénérée Fondatrice, veut d'abord que ces Chers Pauvres pressent le devant, elle, leur servante s'en ira à leur suite; son infirmité lui liait les jambes, il lui faut le secours d'une voiture, cependant elle ne veut accepter qu'une misérable Charrette pour honorer ainsi l'indigence de ces Pauvres, en vain ses Compagnes réclament et allèguent différentes raisons pour lui faire avoir un véhicule moins incommode, elle s'y refuse. La Voiture en route, faible et chancelante, une de ses Sœurs la soutient; le cortège arrive en face de l'Hôpital, nos Sœurs entourent notre Vénérée Fondatrice, pour l'aider dans la marche pénible, enfin, elle atteint le seuil de cette maison où son œuvre va prendre de l'extension, son âme déborde en sentiments de reconnaissance, son Cœur est rempli d'une joie toute céleste dans la pensée qu'allant pouvoir soulager un plus grand nombre de malheureux, le bon Dieu sera par eux connu, aimé, servi et qu'ainsi son Saint-Nom en sera glorifié.

Si j'osais dans l'avenir, il avait été donné à notre Vénérée Fondatrice <sup>d'entrevoir</sup> l'année séculaire de son entrée à l'Hôpital, avec l'abondante moisson de mérites dont ses Filles s'enrichiraient et les glorieuses palmes qui en seraient leur récompense, qu'elles n'auraient pas été les saintes allégories de son âme et les transports de son bonheur, ! Ce qu'elle n'a pu entrevoir <sup>bas</sup> <sup>ici</sup>, elle l'a contempilé nous en avons la conviction du haut des Tabernacles du Seigneur, et s'adressant à ses Filles elle leur a dit avec le Palmiste. Le Seigneur a fait paraître sa lumière devant nous, en nous honorant de sa divine protection. Glorifiez-vous de lui témoigner votre reconnaissance. Prenez ce jour solennel en courants

de branches et de feuillage sous les liues, jusqu'à la cornue de l'antel. Ps CXVII. V. 25. 26.

Depuis longtemps notre Communauté dans son filial amour pour notre Vénérée Mère Fondatrice, désirait faire l'exhumation de ses restes mortels afin de leur élever un monument convenable et d'entourer sa tombe des marques de son respect et de sa piété et tendre affection. Dans l'ardent désir que lui inspirait l'exécution d'un si louable projet, cet anniversaire séculaire lui parut être l'occasion favorable pour le réaliser. Notre très Honorée Mère M<sup>lle</sup> Mullin à cet effet en référa à Sa Grandeur Mgr de Montréal et ayant sur le champ obtenu sa pleine autorisation, elle reclama dès lors le secours des prières de toutes les sœurs de l'Hôpital et au commencement d'Octobre de cette année 1847, après avoir dit avec toute la Communauté réunie le Veni Sancte, le Pater et l'Ave, fit commencer les travaux de l'entreprise dont elle désirait tant le succès, on y procéda selon les indications qui nous avaient été de tradition transmises pour l'endroit du caveau où elle avait été inhumée, mais les fouilles pour cette fois furent parfaitement inutiles, on fut obligé de les discontinuer dans l'intention de les reprendre plus tard avec la conviction que la Providence veillerait sur un trésor si cher à la famille d'Youville dont à un temps marqué elle la mettrait en possession.

Dans cette persécution la Fête du Centenaire n'en fut que plus joyeuse et plus solennelle, et en renouvelant dans tous les cœurs l'esprit de ferveur et l'amour de l'état religieux, elle y imprima le cachet d'un immémorial souvenir. Notre glorieux Sanctuaire

d'alors, à l'éclat de décor, étincelant de lumières et ornée d'une variété de fleurs offrait l'aspect d'une matinée de printemps après un rigoureux et monotone hiver et en réjouissant l'œil rajeunissait les cœurs qui pour un moment se crurent à l'aurore de l'immortel jour de leur profession.

La veille au soir, notre Thérèse du haut de son petit clocher déploya toute la force de sa voix argentée et sonna à toute volée; la cloche réglementaire s'en mêla aussi, voulant à tout prix imiter le battement précipité d'un joyeux Carillon. Enfin c'était l'annonce d'une grande réjouissance pour toute la famille d'Yvouville et comme Congé extraordinaire les pauvres le lendemain eurent la permission de sortir en ville pour y voir leurs parents.

La Grandeur Mongt Bourget tint donné la messe de Communauté et dans la belle allocution qu'il adressa ensuite au nombreux auditoire. Il fit le panégyrique des vertus de notre Vénérée Mère Fondatrice en termes si touchants, que Chacune se félicitait et se félicitait plus que jamais d'être l'heureuse fille d'une aussi sainte Mère. Après, Mongt exposa le St Sacrement et le laissa à nos adorations pour toute la journée.

Ayant pris son déjeuner en Compagnie de plusieurs Messieurs Ecclésiastiques, la Grandeur passa ensuite à la Salle de Communauté où elle entretenait agréablement nos Sœurs qui étaient comme suspendues à ses lèvres tant elle avait de bonté et de paternité dans l'ensemble de sa physionomie.

Vers les 4 heures de l'après-midi, notre bon Père Carré tint à son tour donné à la Communauté réunie une réfection spirituelle.

appropriée à la circonstance, au quelle étaient présentes deux de nos Sœurs de St-Hyacinthe et trois d'Ottawa qui sur l'invitation de notre très Honorée <sup>Mère</sup> étaient venues prendre part à la Fête.

Il y eut au Sortir de l'Instruction un Salut Solennel et la bénédiction du très Saint-Sacrement donnée par Monseigneur Prime. Enfin pour compléter le bonheur de cette mémorable journée, Notre Mère à la récréation du Soir distribua à nos Sœurs des images et des médailles afin d'en perpétuer le Souvenir.

Après cette douce et consolante journée, nos Sœurs tout embaumées de son parfum respirèrent avec un nouveau courage le cours de leurs occupations ordinaires plus parfaitement résolues que jamais de retracer en leur conduite les vertus de notre vénérée Mère Fondatrice dont on leur avait présenté un si touchant tableau apologétique. En serrant tout de nouveau sur leur cœur la Croix que comme un bouquet de myrthe nous devons jusqu'à notre dernier souffle porter sur notre poitrine, elles avaient promis à leur Epoux Crucifiés de lui être plus fidèles que jamais à la suite sur la route du Calvaire. Jésus avait entendu leur serment, et comme gage de la réciprocité de son amour, il les traita, comme il a ordinairement de traiter ses meilleurs amis c'est-à-dire, qu'il leur <sup>fit</sup> sentir de nouveau la pesanteur de la croix et l'amertume de son Calice, Dès le lendemain même de ce pieux anniversaire, deux de nos Sœurs, aux ambulances depuis quelques jours seulement furent atteintes du typhus, notre Sœur Deschamps, alors en route à Chateauguay, depuis devenue notre

101

très bonne Mère, et St Orem, qui en 1849, partit pour aller <sup>fonder</sup> la maison des Sœurs de Charité de Québec. La maladie cette fois ne se montra pas aussi cruelle, ni la fièvre aussi intense que précédemment, cependant toutes deux furent en danger durant quelques jours et recurent le St Viatique. Après avoir causé de vives et sérieuses inquiétudes à la Communauté, elles reprirent bientôt du mieux et <sup>retournèrent</sup> retournèrent à leur emplois respectifs.

Le 11 Novembre Sœur Montgolfier succombant de fatigue fit à son tour les fièvres, et cette pauvre St Balise les eut à son tour une seconde fois, toutes deux furent gravement malades, mais ne furent pas en proie aux mêmes souffrances que nos Sœurs de la première période. Le nombre des Sœurs ~~professes~~ suffisant à peine pour remplir les offices, notre Mère fut contrainte d'avoir encore recours aux Novices et deux de celles-ci allèrent remplacer celles qui avaient succombé.

Depuis longtemps, on s'attendait à l'arrivée de plusieurs centaines de nouveau Emigrants, enfin le soir du 24 Novembre, vers les 11 heures, alors que la nuit était très obscure, que la pluie tombait par torrents et qu'un vent froid soufflait avec violence, on vint avertir nos Sœurs, qu'un Steamboat chargé de 300 Emigrants était arrivé au port. De suite on dépêcha des Couriers de tous les côtés pour quérir le plus de voitures <sup>possibles</sup> afin de les transporter au plus vite.

Partis d'Irlande au nombre de 7 à 800<sup>cents</sup>, ces pauvres malheureux avaient été entassés en grande majorité dans le fond de Cale des bâtiment, et avaient eu à endurer durant la longue traversée non-

seulement les tourments cruels de la faim et de la soif., mais encore réduits à ne respirer qu'à travers une atmosphère mephytlique et contagieuse et à contracter inévitablement la terrible maladie, aussi 3. à 400 cents moururent sur mer, les autres arrivèrent à la Grose Ile dans l'état le plus misérable qu'on puisse se figurer. Ayant ensuite laissé Québec au nombre de 300 cent quatre vingt moururent à bord du Rapier; heureusement pour eux que trois Messieurs Prêtres de Québec, avoient eu l'héroïsme de s'embarquer avec eux sur le bateau, afin de leur administrer les derniers Sacraments, et que les ayant ainsi menés de leurs pass-ports pour l'autre monde, St Pierre ne dut pas faire difficulté de leur ouvrir la porte du Paradis, puisqu'il tant de malheurs accumulés sur leurs têtes devaient indubitablement leur donner un droit d'entrée instantané, Notre-Seigneur ayant dit " Bienheureux ceux qui pleurent, parcequ'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. (St Mathieu ch. 5.

Nos Sœurs qui furent témoins des scènes de cette horrible nuit n'en perdirent jamais le souvenir. La nature et les éléments semblaient s'être conjurés pour augmenter les supplices de ces malheureux victimes de l'intolérance fanatique des protestants, Car ils eurent à débarquer du Rapier par un rage violent mêlé d'éclairs et de tonnerre et jamais sous le soleil on n'entendit rien de plus sinistre que les gémissements et les lamentations sortant de <sup>tant de</sup> poitrines mourantes, Les uns combattant d'inanition demandoient du pain pour apaiser la faim qui les dévorait, d'autres tourmentés par la fièvre et haletant de soif pouvoient

des cris frénétiques sollicitant qu'on leur donna une goutte d'eau pour humecter leur gosier desséché, leur poitrine brûlante et enflammée, ceux-ci, plus malades encore, n'étant couverts que de quelques haillons dégoûtants, trempés par la pluie, demandaient avec instance qu'on les mit à l'abri, afin d'espérer moins misérablement, ceux-là, plus à plaindre encore, furent tirés complètement nus de la tête aux pieds, et un bon nombre trop faibles pour supporter la secousse de la voiture moururent dans le trajet des port aux ambulances; jeus enfin, bien d'autres incidents dont nos Sœurs par pudeur ne voulurent jamais parler.

Enfin, après les scènes d'une nuit dont il faut espérer que Montréal n'en verra jamais de semblable, nos Sœurs eurent la satisfaction de voir tous leurs malades à l'abri de l'inclémence de la saison. Mais n'allons pas oublier de dire que pour surcroît de contre-temps, quelques uns des infirmiers s'étaient enivrés au point d'en avoir perdu la raison, et que faisant un vacarme à effrayer nos Sœurs et à incommodes les malades, l'un d'eux menaçant de mettre le feu l'autre d'aller se battre avec la cuisinière, il fallut pour les arrêter faire intervenir un homme de police, qui ne put faire cesser le bruit qu'en laissant au collet un des plus chauds gaillards et en le conduisant sans plus de façon à une des Stations de la ville.

Le nouveau régime ou plutôt la diète forcée à laquelle ces pauvres infortunées furent condamnées achevèrent de briser le cœur de nos Sœurs déjà si affecté de les voir les victimes de si grands malheurs à la fois, et plus

d'une larme mouillaient leurs paupières, quand pour leur déjeuner, elles ne pouvaient leur donner qu'un morceau de pain sec avec un peu de thé; pour leur dîner, un quartier de bœuf dont le bouillon mêlé avec de la farine d'avoine leur tenait lieu de soupe et pour leur repas du soir, rien autre chose que du gruau à l'eau. Sur l'observation que nos Sœurs firent aux Médecins que le gruau était tout-à-fait contraire à une quantité de leurs malades et qu'ils ne pouvaient prendre, quelque grand besoin qu'ils eussent de nourriture, il fut réglé, qu'il leur serait fourni trente gallons de lait par jour, nos Sœurs s'en réjouissent grandement et purent ainsi leur faire du riz au lait, ce qui leur fut d'un grand soulagement.

Les paillasse, draps, couvertures de lits P.F. étaient fournis par le Gouvernement, mais pour les vêtements, chaque individu était de <sup>temps</sup> s'en pourvoir et la plupart de ces infortunés étaient réduits nus par suite d'une rapine revoltante et d'une injustice criante de la part d'un des premiers Commis (dont nous aurons la charité de taire le nom), et qui sous prétexte spécieux de mettre leurs effets en sûreté, les renfermait sous clef, dans un hangar d'où ensuite, personne ne pouvait malgré leurs réclamations avoir ce qui leur appartenait; de sorte, que n'ayant rien pour se changer, ils étaient réduits à un état de dégoûtante malpropreté.

Nos Sœurs qui gémissaient d'un pareil état de chose, ne pouvaient cependant y remédier en aucune manière, sans s'exposer à se mettre en difficulté avec les Agents dont elles génaient déjà



quelques uns dans leurs procédés malhonnêtes, qui par suite, ne les voyaient que d'un mauvais œil, et ne désiraient que de les voir partir. Dans la crainte donc d'aggraver encore davantage le sort de ces infortunés, s'ils eussent été abandonnés à des mains mercenaires presque tous protestants, elles crurent sages et prudents de fermer les yeux et de garder le silence sur une foule de choses propres à rebouter les âmes droites, à affliger les cœurs <sup>sensibles</sup> et à attirer sur ces individus dénaturés les malédictions du Ciel.

Un jour Sa Grandeur Monseigneur Bourget, étant venue faire visite aux malades, nos Sœurs lui firent part de la malveillance des agents; tout en lui faisant remarquer la malpropreté où ils pourraient faire de linge, Monseigneur, en témoignage de la compassion, et cette pitié, ne fut pas un stérile sentiment, car non longtemps après cette entrevue, il envoya plusieurs douzaines de chemises et autres effets pour être distribués aux plus nécessiteux.

Les faits suivants donneront une légère idée de ce que nos Sœurs eurent à souffrir de la part d'un certain agent. Un jour qu'elles avaient besoin de draps pour changer les lits des malades, elles crurent pouvoir aller en prendre dans l'endroit où ils étaient, M<sup>r</sup> H. offensé que de cette prétendue hardiesse de leur part reprit le linge et le reporta, disant insolemment que si les Sœurs voulaient du linge, elles avaient à lui en demander. Sur ce les coupables se rendirent au bureau du premier Médecin pour

faire de justes représentations, mais déjà M<sup>r</sup> H, les avait devancées et fait des plaintes aussi mensongères qu'injustes et Monsieur le Docteur avait applaudi. Quand donc, nos Sœurs entrèrent dans le bureau, ce dernier ne prenant seulement pas la peine de se lever, ni de les regarder, leur dit avec impertinence qu'elles n'auraient pas dû prendre le linge sans la permission de M<sup>r</sup> D<sup>r</sup> et que quand dorénavant, elles voudraient avoir quelque chose, elles auraient à s'adresser directement à lui. Belles et indignes et voyant qu'elles n'avaient à gagner sur cet esprit fanatique, lui dirent, Eh bien, Monsieur le Docteur, mieux que tout autre, vous savez que nous ne sommes pas ici comme mercenaires, vous n'ignorez pas non plus sur la demande de qui nous sommes venues, nous n'aurions qu'un mot à dire au Gouvernement et je crois que M<sup>r</sup> H, et vous-même Monsieur, vous vous repentiriez de vos insolences. Les paroles furent comme un coup de foudre qui coupa court la conversation, nos Sœurs se retirèrent, laissant au Docteur à penser en lui-même, que si elles allaient de ce pas porter leurs plaintes aux autorités, il aurait vite sa démission, ce doit certes, il n'avait nul envie, la place étant trop lucrative et trop bonne à conserver pour l'avantage de son gousset. Nos Sœurs auraient dû dès lors, recourir aux autorités, mais elles aimèrent mieux patienter, ce dont ceux-ci s'aperçurent, et dès lors ils continuèrent à leur être aussi hostiles qu'au paravant. Le fait suivit le proverbe. Le nombre des malades étant considérablement diminué, le même M<sup>r</sup> H. signifia à nos

Sœurs, qu'il fallait retrancher le nombre des gardes malades et en  
 congédier quelques unes. Ce dont nos Sœurs furent très consentantes,  
 et comme il y en avait dont la conduite était <sup>rien moins que</sup> suspecte, elles proposè-  
 rent à M<sup>r</sup> H. de faire la liste de celles qu'elles désiraient garder es-  
 pérant de le débarrasser des autres, celle-ci parut agréer volontiers  
 leur proposition. Mais dès qu'elles leur eut remis la liste, il s'en al-  
 la sur le champ signifier à ces femmes de s'en aller, que ce n'é-  
 tait pas lui qui les déchargeait, mais bien les Sœurs qui les chassaient  
 parce qu'elles ne les aimaient pas et leur préféraient les autres. Ces  
 femmes par là même exaspérées coururent à l'office du Médecin en  
 chef, et lui dirent que les Sœurs voulaient les chasser, parce qu'elles ne  
 laissaient pas leur ouvrage pour s'en aller à la messe, et parce qu'au-  
 ssi elles ne voulaient pas se confesser V. V. A l'instant même, le Médecin  
 ordonna <sup>de décharger</sup> toutes les femmes que les Sœurs tenaient à garder et de mettre  
 à leur place celles qu'elles voulaient renvoyer. M<sup>r</sup> H. tout triom-  
 phant de la défaite de nos Sœurs, vint en toute hâte leur faire part  
 de l'ordonnance du Médecin. Sœur Phelan, conservant son calme  
 et sa dignité ordinaires, lui répondit de sang-froid: "Monsieur, les choses  
 sont poussées trop loin et ne peuvent demeurer dans cet état, je vais  
 en informer Monseigneur l'Evêque. Surpris et fâché de cette réponse M<sup>r</sup> H.  
 courut en avertir le Docteur, qui à son tour se rendit auprès de notre  
 Sœur Phelan, et lui demanda, s'il était vrai qu'elle se proposât d'  
 écrire à l'Evêque, Oui, j'en suis bien décidée, lui répliqua-t-elle, et je  
 l'informerai non seulement de ce qui vient de se passer ce matin,

mais encore de toute la malveillance de vos procédés, vis-à-vis les  
 malades et à l'égard des Sœurs, "Sachez-vous bien, répartit vivement  
 le Docteur que Votre Évêque, n'a rien à faire ici, et que ce n'est que  
 par tolérance de la part du Gouvernement que les Prêtres et les Sœurs  
 y ont accès; "très bien, répliqua Sœur Phélan, nous verrons si c'est la  
 vérité que vous avancez, et là dessus, elle se retira, ne voulant pas pro-  
 longer une inutile discussion, mais, elle écrivit, à Sa Grandeur M<sup>r</sup> Bourget  
 et l'informa, de l'état des choses, Ce Saint-Evêque prit sa lettre en con-  
 sidération et alla lui-même voir les autorités. Quelques jours plus  
 tard, un officier du Gouvernement vint faire le tour des différents bu-  
 reaux et vit tous les employés les uns après les autres, A partir de ce  
 moment, ceux-ci baisèrent pavillon et se montrèrent tout-autres, nos  
 Sœurs ne purent que se féliciter d'avoir recouvré la paix et la tranqui-  
 lité. Cependant la triste condition des enfants ophelins contrastait  
 nos Sœurs, confiés à une protestante, femme de M<sup>r</sup> H. celle-ci par  
 esprit de fanatisme ou bien peut-être parce qu'ils étaient dans un  
 excessif état de malpropreté ne voulait pas permettre à nos Sœurs  
 de mettre le pied dans son ambulance, La bonne Providence qui  
 veillait sur le sort de ces petits infortunés dont les Protestants voulaient  
 s'emparer pour les élever dans l'erreur, intervint, pour leur prodiguer  
 des moyens admirables de salut, grâce à la sollicitude pastorale  
 de M<sup>r</sup> Bourget. Le digne Monsieur Meille, alors Maire de la Ville  
 d'après les insinuations de Sa Grandeur, alla faire la visite des ambu-  
 lances, et ne put qu'être frappé du contraste entre les ambulances

dont nos Sœurs avaient la direction et celle de Mad. H., Sur ce, il demanda à nos Sœurs, si elles ne s'occupaient pas des enfants, non lui répondirent-elles pour la bonne raison que Madame H. ne veut pas nous laisser pénétrer auprès d'eux. Sil en est ainsi, repliqua M<sup>r</sup> Mills, je vous autorise d'y aller, car ces enfants font vraiment pitié et semblent <sup>en manquer</sup> de beaucoup de soin, et si j'avais su avant aujourd'hui l'état de restriction où vous êtes, il y a longtemps que j'aurais levé toutes les obstacles, reintégrés dans vos droits. Puisqu'il en est ainsi, reprirent nos Sœurs. Sil-vous plaît d'en informer M<sup>r</sup> H. afin que nous puissions agir librement, et sur le champ, le Maire, appella celui-ci, et lui signifia que dorénavant, les Sœurs Comme Directrices, auraient la haute surveillance et le plein contrôle de l'ambulance des enfants, comme de toutes les autres, A dater de ce jour, celles-ci s'occupèrent activement des soins des enfants et par suite leur ambulance prit un autre aspect.

Nos Sœurs furent témoins durant ce laps de temps de toutes sortes d'incidents et d'événements. Il arriva quelquefois qu'après avoir fait porter un enfant au Reverend Père Sellier pour lui faire conférer le baptême, celui-ci venait à découvrir que le père et la mère n'étaient pas mariés, alors, mettant la porte de la Chapelle sous clef, et prenant deux témoins il bénissait leur mariage. D'autres fois, c'étaient des parents qui présentaient leurs enfants pour être baptisés, et qui eux-mêmes n'avaient pas encore fait leur première communion; alors les révérends Pères, prenaient à tâche de les instruire, et les préparait à faire

avec piété et ferveur cette Sainte action.

Un jour, une jeune fille protestante, s'étant dit Catholique nos Sœurs la laissèrent suivre celle-ci à la Chapelle, mais sa conduite n'étant rien moins qu'irréprochable on vint la leur dénoncer comme étant protestante. Une de nos Sœurs lui signifia de se retirer ou de changer de conduite, alors se jetant aux genoux de celle-ci, elle lui promit de se mieux comporter et que si elle voulait l'instruire, elle se ferait Catholique. Notre Sœur M. ne demanda pas mieux, et à partir de ce moment, elle se mit à lui faire le Catechisme. Bientôt l'intelligente jeune fille fut jugée digne de faire son abjuration, elle fut baptisée, et dès le lendemain, elle eut le bonheur de faire sa première communion et nos Sœurs en la voyant revenir de la Sainte Table furent admirablement frappées de voir sa figure toute transformée et reflétant une expression si céleste, qu'elle ne doutèrent aucunement des excellentes dispositions de son âme, d'autant plus qu'elle avait donné des preuves de la sincérité de sa conversion par sa conduite qui avait été toute autre depuis qu'elle se préparait à se faire Catholique.

Un pauvre jeune homme relevant des fièvres, souffrait beaucoup et était resté les jambes complètement paralysées, les Médecins voyant aucun moyen de le guérir l'avaient abandonné à son malheureux sort. Un jour qu'il était triste et désespéré, une de nos Sœurs l'abordant amicalement lui conseilla de demander sa guérison à la Très Sainte Vierge par l'entremise de son grand Serviteur Monsieur Olier. Ce pauvre infortuné accueillit cette proposition avec reconnaissance, alors la

Sœur lui dit de commencer une neuvaine, sur ce qu'il lui représenta qu'il ne savait pas ce que c'était qu'une neuvaine, elle le lui enseigna, et il la commença dès le jour même durant lequel temps, il souffrit bien plus que d'ordinaire, et il la termina sans avoir obtenu aucune guérison.

Notre Sœur N. lui dit de ne se point décourager et d'en commencer une autre, ce qu'il fit en toute simplicité et confiance. Si vous croyez, vous serez guéri, disait Notre Seigneur aux malades qui s'adressaient à lui. et dès qu'ils croyaient, la Santé leur revenait; il en fut de même du pauvre jeune homme, il crut et il fut complètement guéri au bout de la deuxième neuvaine. Aussi dans sa vive reconnaissance envers la très Ste Vierge, il racontait volontiers le miracle de sa guérison à tous ceux qui voulaient l'entendre, les engageant à la confiance envers cette bonne Marie.

Les Révérends Pères Feltier et Sheansky ainsi que Monsieur Barmand O'Reilly montraient autant de dévouement pour les Emigrants que l'avaient fait avant eux nos bons Pères du Séminaire, aussi ces pauvres malheureux ne cessaient de répéter que'ils n'avaient jamais vu contre autant de sympathie de la part des Prêtres de leur chère Irlande, que parmi le Clergé du Canada. Le froid et les tempêtes de neige, n'était point un obstacle pour eux et ne les empêchaient jamais de se rendre plusieurs fois par jour pour visiter et consolider les malades, et s'il arrivait à nos Sœurs de leur parler des souffrances et de la misère que ceux-ci avaient à endurer, de grosses larmes coulaient dans leurs yeux, et si par exemple, elles faisaient <sup>allusion</sup> à la fatigue et au dévouement dont <sup>ils étaient</sup> eux mêmes les victimes, ils détournaient la tête comme

pour ne pas les entendre. Une de fois nos Sœurs me les virent-ils pas tout couverts de Hermines et sur ce qu'elles s'offraient à déseccer leur manteau, ils répondaient en souriant que ce n'était pas la peine. Le P. Rod et de suite Père Seltier qui jus qu'au bout soutenus la fatigue, mais le bon Père Sheanby, succomba vers la mi-Janvier, contracta les fièvres et fut gravement malade, cependant, il se rétablit vite et le 19 Mars, il était assez bien pour recevoir l'abjuration d'une jeune allemande, cérémonie qui se fit dans l'Eglise de notre Hôpital, après que pour une première fois dans cette ville, il eut donné à une Réunion d'Allemands Catholiques un Sermon en leur propre langue. Le bon M<sup>r</sup> O'Beilly, admirablement édifié des exemples de vertu que lui donnaient à chaque instant les enfants de St Ignace voulut marcher sur leurs traces en embrassant lui-même l'état religieux. Il entra au Noviciat de la Compagnie récemment ouvert à Montréal dans une maison de la rue St Antoine appartenant à l'Honorable C. S. Poudier, qui se fit un bonheur de donner l'hospitalité aux Révérends Pères, sur le point de laisser le Diocèse. Il n'avait eu l'offre généreuse de ce bon Citoyen, qui comprenait les avantages d'un Collège placé sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, ce pour quoi M<sup>gr</sup> Bourget les avait fait venir de France. Arrivés à Montréal le 2 Juin 1842 au nombre de six, dont voici les noms. Révérends Pères, Chazelle, Martin, Seltier, Guiset, <sup>et</sup> ~~Flanipa~~ <sup>et</sup> Duronquet, ils furent installés à la Prairie où ils demeurèrent jusqu'en 1849 où ils demeurèrent ~~encore~~ au Noviciat ~~ici~~. + N'ayant absolument rien pour soutenir leur établissement, ils reçurent d'aumônes pendant plusieurs an-

x décidé à Québec  
le 13 mars 1842  
à 66 ans.





mies et furent à la merci de la Charité publique. La Communauté prit leur lavage sous les soins et durant quatre ans notre ancienne S<sup>r</sup> Séguin accommoda leur linge qui elle faisait blanchir par des femmes de journée et chaque année au 31 Juillet Fête de St Ignace, la Communauté envoyait aux Révérends Pères leur déjeuner tout chaud qu'on leur apportait au Café.

En reconnaissance le Red. P. Martin, fit cadeau à la Communauté du tableau du Bienheureux Alphonse Rodriguez, actuellement dans notre Eglise.

La Maison de l'Honorable M<sup>re</sup> Bodier qui occupaient les Jésuites, fut celle même où se fit la fondation de la Salle d'Asile de Bethléem qui fut plus tard transférée dans le local actuel.

Les malades protestants quoique séparés des Catholiques n'en étaient pas moins l'objet de la sollicitude de nos Sœurs, qui allaient souvent les visiter, les trouvant d'autant plus à plaindre qu'ils n'ont rien dans leur religion qui puisse relever le moral par de puissantes et solides consolations, telles que celles que nous avons au sein du Catholicisme. Un jour qu'une de nos Sœurs allait d'un chevet à l'autre une jeune fille l'apercevant lui fit signe d'approcher et prenant la croix entre les mains elle la baisa avec respect, celle-ci surprise d'un acte aussi spontané lui en demanda la raison, c'est répondit la malade que je crois en votre religion, et que je sais que Jésus Christ est mort pour nous, dès que je serai bien, je me ferai Catholique. Mais, répliqua la Sœur, que ferez-vous si vous devenez plus mal, je demanderai un Prêtre, répondit-elle, alors, celle-ci l'encouragea par de bonnes paroles et lui recommanda de demander au bon Dieu la

secours de sa grâce. Les jours suivants, notre Sœur, retourna voir le malade, qui à chaque fois étendait son bras pour saisir la croix et la baiser avec effusion; un soir, celle-ci la voyant beaucoup plus mal se retira bien tristement, car indubitablement la jeune protestante touchait à sa fin, et elle ne demandait pas de prières, de son côté, elle ne pouvait pas lui en offrir, elle allait donc mourir au sein de l'erreur. Préoccupée de cette pensée, elle cheminait d'un pas lent quand elle rencontra le bon Monsieur O'Reilly et involontairement elle lui fit part de sa peine, Ah! lui répondit l'excellent prêtre, je suis prêt à y aller, quand même, je pourrais être mis à la porte, mais il ne m'est pas permis de me présenter sans qu'elle me demande. La pauvre Sœur s'affrôta encore davantage, car elle pressentait qu'entourée comme elle l'était de ses coreligionnaires elle n'oserait peut-être leur demander un prêtre, c'est ce qui arriva, la pauvre malade mourut cette nuit-là même et nos Sœurs se consolèrent d'autant moins de la perte de cette âme, qui elle avait souvent dit, que, quoique née de parents protestants, elle avait été instruite par une Catholique, que c'était à cette religion là qu'elle croyait et qu'elle n'en embrasserait jamais d'autre.

Une autre fois, une de nos Sœurs, trouva un pauvre jeune homme dans une affreuse et dégoûtante malpropreté, elle le fit nettoyer et changea son lit et le mit si proprement que le malade se trouvant comme en Paradis, se mit à pleurer de joie et de bien-être, ne cessant de répéter que dans la Sœur, il serait mort de misère, la femme

le laissant tout vivant.

Les employés protestants triépignant de déplaisir de voir l'estime que leurs coreligionnaires avaient pour nos Sœurs, résolurent de leur interdire l'entrée de leur ambulance, un jour donc, ils leur signifiaient qu'elles pouvaient s'exempter de venir visiter leurs malades parce que le Ministre se plaignait qu'elles cherchaient à leur faire changer de croyance. "Monsieur, leur répondit l'une d'elles; nous n'avons pas été appelés ici pour faire la controverse, mais bien pour soulager ces infortunés dans leur malheur et leurs cruelles souffrances, c'est ce que nous essayons de faire sans égard à leur croyance, voilà comment et pour quoi, nous allons porter secours à vos coreligionnaires. S'ils ne veulent plus de nos services, nous sommes prêtes à nous retirer." Dès que les pauvres malades apprirent qu'on voulait éloigner les Sœurs, ils jetèrent les hauts cris, disant qu'elles étaient de vraies mères pour eux, et que sans elles, ils seraient morts faute de soin, ce qu'entendant Messieurs les employés, ils furent forcés pour leur imposer silence et ne point se faire tort à eux-mêmes de laisser entrer les Sœurs, que les malades accueillirent avec de grandes démonstrations de joie.

D'une manière ou d'une autre, ces protestants fanatiques cherchaient toujours à entraver nos Sœurs. Dès le commencement elles avaient établi la coutume de rassembler tous les soirs à 7 1/2 heures les femmes de service pour leur faire la prière en commun, aussitôt après, celles qui étaient désignées pour passer la nuit auprès des

malades, s'y rendaient immédiatement, les autres allaient de leur côté prendre leur repos. Le but de nos Sœurs, étaient de soustraire ces pauvres filles aux dangers de plus d'un genre aux quels, elles étaient exposées dans l'enclou même des ambulances, car il y avait des caractères qui n'étaient rien moins que suspects. Or M<sup>r</sup> H. qui épiait continuellement nos Sœurs, afin de trouver matière à leur imputer quelques griefs, prévint le Médecin en Chef, que les garde-malades au lieu de faire leur ouvrage, abandonnaient leurs patients pour aller passer leur temps à prier avec les Sœurs. Au même instant, le Médecin envoya un ordre aux femmes de service, portant la défense expresse de quitter leurs malades avant 8 heures, leur disant, qu'elles n'étaient pas payées pour prier mais pour travailler. Nos Sœurs durent pour le bien de la paix discontinuer la prière en commun, le lendemain au soir M<sup>r</sup> H. étant en sentinelle à l'endroit par où les femmes devaient passer les faisant retourner avec la défense expresse de n'y plus revenir.

Un grand nombre d'enfants étant d'âge à faire leur première Communion, et ne s'en ayant pas faite, le R<sup>ev</sup> Père Sellier et nos Sœurs se concertèrent ensemble pour les instruire et les préparer à cette importante action. Il fut réglé qu'on réunirait les enfants à la Chapelle pour le Catechisme. M<sup>r</sup> H. avec son insolence ordinaire osa prendre sur lui de s'emparer de la Clef pour ne les point laisser entrer. Nos Sœurs en informèrent le R<sup>ev</sup> Père Sellier, qui alla lui même porter plainte à Monseigneur Bourget. La Grandeur fit leur le champ de nos elles représentations aux autorités, et dès le lendemain le Médecin en chef

vint faire des excèses à nos Sœurs, leur disant avec amabilité, qu'elles étaient parfaitement libres de conduire les enfants à la Chapelle quand bon leur semblerait. Quelques heures plus tard M<sup>r</sup> N. arriva à son tour et avec une courtoisie inaccoutumée chez lui, présenta à nos Sœurs une liste des noms, prénoms et âge des enfants, qu'elles lui avaient auparavant vainement demandé grand nombre de fois.

Les enfants orphelins ayant eu le bonheur de faire leur première communion Sa Grandeur Mon<sup>seigneur</sup> Bourget adressa une Circulaire aux membres du Clergé de son Diocèse, ainsi qu'aux différents Collèges et aux Communautés religieuses pour les prier d'adopter ces pauvres orphelins.

Malgré les énormes dépenses qu'occasionnait au Gouvernement de Sa Majesté l'émigration, il ouvrit encore un asile pour y recueillir les orphelins. Le 11 Juillet, Mon<sup>seigneur</sup> de Montréal était allé lui-même aux ambulances de la Pointe St Charles chercher ces pauvres enfants pour les conduire dans les différents hospices qui leur étaient préparés. C'était un spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes que de voir le digne Evêque de Montréal à la tête de cette famille d'orphelins, traverser les rues de la Ville Episcopale, et d'un autre côté, il était joignant le spectacle de ces centaines d'enfants, décharnés par la faim, couverts de haillons et menacés eux-mêmes de succomber au terrible fléau qui les avait privés de leurs parents. Sur ces six cent cinquante orphelins, cent quatre-vingt-huit ont été placés ou réclamés, trois cent trente deux moururent et en resta cent trente. De plus il en resta quatre vingt dix neuf autres aux ambulances faute d'asile pour les y recevoir. C'est pour quoi

Monsieur Bourget a dressa le 9 Mars 1848 la lettre pastorale que voici.

" Plein de la grande confiance que Vous inspire votre Charité passée. Nous Nous adressons aujourd'hui à votre bonté accoutumée, et Nous vous prions d'en faire sentir les effets à ces pauvres orphelins qui sont si chers à votre cœur. Nous aurions bien l'autorité de vous le commander au Nom de Jésus-Christ. "en faisant valoir ici le précepte de la Charité. "Mais Nous préférons laisser agir les motifs de l'Amour," toujours plus puissants sur des cœurs tendres et généreux.

Or, la prière que Nous vous faisons est pour ces enfants que Nous avons engendrés dans les liens et la douleur de la terrible maladie que les prières des seuls soutiens qu'ils eussent au monde. Nous les confions à vos soins charitables; recevez-les comme les objets de notre plus tendre compassion.

Oui; Nos Très Chers Frères, recevez-les sans nullement considérer que selon la chair, ils sont d'une origine étrangère à la nôtre; car ainsi comme ils le sont à Jésus-Christ par la foi, ils ne font avec nous qu'un même peuple et même peuple.

Recevez-les sans non plus considérer que d'abord ils pourraient vous être à charge; car vous savez très bien que la Charité, pour être méritoire, doit s'exercer gratuitement et pour l'amour de Jésus-Christ. Au reste, avec Dieu, il n'y a rien de perdu, et tout est récompensé au centuple des ce monde, avec promesse de la vie éternelle dans l'autre. Philémon en est une preuve frappante, car pour avoir fait grâce à Onésime, pour lequel le grand Apôtre avait déployé toutes les richesses de son

139

éloquence, en faisant parler toutes les entrailles de la Charité, il eut le bonheur d'en faire un compagnon fidèle de St Paul, un évêque embrasé de zèle, un glorieux Martyr de Jésus-Christ.

Il en sera de même de nous tous, Vos Très Chers Frères; et, il faut l'espérer, en adoptant ces pauvres enfants, nous en ferons des compagnons de votre foi; de bons prêtres, de ferventes religieuses, d'excellents concitoyens qui, élevés parmi nous, feront cause commune avec nous.

Recevez donc, Ministres du Seigneur, et adoptez ceux de ces enfants à qui la divine Providence a départi d'heureuses dispositions; et espérez que par les généreux sacrifices que vous ferez pour leur procurer une bonne éducation, ils deviendront un jour l'ornement du Sanctuaire, et vos dignes collaborateurs dans les travaux du saint ministère.

Recevez, Séminaires et Collèges, et adoptez quelques uns de ces tendres enfants, que la nature et la grâce plût à orner de riches talents, exprès, ce semble, pour vous récompenser de la Charité que vous allez exercer, en cultivant leurs bonnes qualités et en les rendant capables de remplir de vous aidés à remplir la belle mission que vous a donnée la Divine Providence.

Recevez, Communautés consacrées à l'enseignement, ou à la charité et adoptez ces pauvres orphelines qui vous tendent leurs petites mains suppliantes. Ah! sans doute, qu'en jetant dans leurs cœurs pleins de foi la bonne semence d'une éducation religieuse et soignée, vous en ferez pour la plupart de dignes épouses de Jésus-Christ, qui travailleront avec vous, à faire bénir en tout lieu Vos Saints Instituts, en multipliant



les œuvres de justice que vous opérerez pour la plus grande gloire de Dieu.  
 Recevez, pieux et charitables Laïcs et adoptez ces tendres enfants  
 avec cette joie cordiale qui caractérise la vraie Charité. Ayez pour  
 eux toute la tendresse que vous aimeriez à voir chez ceux qui reconnaissent  
 vos propres enfants s'ils avoient le malheur de vous perdre, et si, volon-  
 tiers sur une terre étrangère, sans parents et sans amis, ils étoient ré-  
 duits à une aussi affreuse misère. N'est-ce pas le temps, s'il en fut  
 jamais, d'accomplir ces touchantes paroles de N. Seigneur: "Faites  
 aux autres, ce que vous voudriez qu'on vous fit."

Animés de ces sentiments, vous accueillerez ces enfants, vous les éle-  
 verez avec soin, vous les corrigerez avec bonté, vous les aimerez avec tendresse  
 et, qu'ils vous paraissent intéressants et aimables, ces enfants, si vous saviez  
 comme ils sentent vivement le bien qu'on leur fait; comme ils sont reconnaissants  
 pour ceux qui en prennent soin, comme ils prient avec foi le Père des misérables  
 pour ceux qui les assistent, comme ils s'embrassent avec de vifs transports de joie, quand  
 ils se rencontrent après s'être été morts; comme ils sont émus, quand il leur faut se sé-  
 parer des uns des autres pour ne plus peut-être jamais se revoir, comme ils pleurent que  
 on leur rappelle le souvenir de leurs Chers parents ou de quelques unes des personnes chari-  
 tables qui ont sacrifié leur vie pour les soulager dans leur malheur; comme ils regardent  
 avec attendrissement ceux qui les viennent voir pour les adopter, dans l'espoir d'être un  
 heureux pour fixer leur choix; comme ils sont fermes et décidés, quand il leur faut repou-  
 ser les offres flatteuses de ceux qu'ils connaissent être ennemis de leur foi; comme elles sont  
 sincères et abondantes les larmes qu'ils versent, quand il est question de dire adieu aux  
 tendres mères que la Religion leur a préparés dans leur malheur.

Hyphes  
4°

141  
Nous avons oublié de mentionner en son temps une Lettre Pastorale de  
La Grandeur, qui fut accueillie comme un baume restaurateur par la Com-  
munité si douloieusement épuisée et qui fut lue avec attendrissement et  
reconnaissance en présence de toutes nos Sœurs Réunies. 2/3. Août 1847

Il est temps, Nos Très-Chers Frères, que nous nous consolions mutuel-  
lement, dans la juste douleur qui nous accable. Car, depuis le huit juillet  
dernier, le Seigneur nous a visités, en nous enlevant huit Prêtres, dix Religieuses,  
et un grand nombre de Laïques, qui se sont dévoués, avec un zèle digne de tout  
éloge, au service spirituel et corporel des malades. En outre, nos cœurs ont,  
pendant ce temps d'épreuve que nous a ménagé la Divine Providence, si chère &  
crainte à cause du danger qu'ont couru et que courent encore le Clergé, les  
Maisons Religieuses, et bon nombre de nos Frères, que la maladie regardant  
a réduits à l'extrémité. Une certaine consternation répandue dans  
toutes les Classes de la Société, à la vue de la terrible épidémie qui se  
succède ses ravages à notre porte, est venue mettre le comble à notre désolation.  
Notre Ville, dans ce triste état peut bien se comparer à Jérusalem, autre-  
fois la Reine Chérie du Seigneur, et emprunter, pour déplorer ses malheurs,  
les Cantiques doulooureux de l'inespionnable Jérémie. "Le Seigneur  
m'a rendue toute désolée, et toute épuisée de tristesse pendant tout le jour.....  
C'est lui-même qui a foulé le pressoir pour en faire couler le vin de sa fureur dont  
il a enivré la Vierge fille de Juda. C'est pour cela que je fonde en pleurs et que  
mes yeux répandent des ruisseaux de larmes. Car écoutez vous tous qui prenez part à  
mes peines. Mes Prêtres et mes Vieillards ont été consumés dans la ville.....

Où, Voici, ce qui doit nous consoler dans ces temps mauvais.

Gene

ceux que nous pleurons sont morts en faisant les œuvres de justice  
 que l'Évangile préconise, et qui mènent à la vie éternelle. Ils ont donné à  
 manger à ceux qui étaient dévorés par la soif d'une fièvre brûlante; ils  
 ont reçu les étrangers, ils ont visité les malades. Oh, espérons-le, ils auront  
 recueilli les biens promis par le Dieu dont les promesses sont infaillibles.  
 Ils ont entendus de la bouche du Seigneur, ces délicieuses paroles: Venez les  
 bien-aimés de mon Père, venez posséder le Royaume promis dès le commencement du  
 monde, à ceux qui font les œuvres que vous avez faites. Au lieu de les pleurer, ré-  
 jouissons-nous donc plutôt de leur bonheur, et envions saintement leur  
 heureux sort. Avant de mourir, ils ont envoyé au ciel beaucoup d'âmes  
 prédestinées. Ils ont fait triompher la Religion en montrant au monde  
 Catholique et vraie, ce que peut la Charité Catholique. Ils ont dissipé  
 ces préjugés qui empêchent beaucoup de frères séparés de connaître ce  
 que c'est la foi Catholique, qui fait inspirer tant de pénibles sacrifices  
 pour la gloire de Dieu. Ils comprennent aujourd'hui où est la vraie Cha-  
 rité, où est le vrai dévouement, et en conséquence, où est la vraie foi.  
 Car, c'est à ses fruits que l'on reconnaît, si l'arbre est bon ou mauvais.

En mourant, ils ont été des victimes de propitiation qui a choisi en  
 justice de Dieu pour se satisfaire, parce qu'elle était irritée par nos crimes,  
 afin de pouvoir ensuite faire grâce au grand nombre de coupables qui,  
 parmi nous, abusent continuellement de sa grande miséricorde. Ceci, il  
 faut l'espérer, Nos Très Chers Frères, Dieu nous pardonnera, et détournera  
 de dessus nous le terrible fléau qui nous menace, en considération de ces  
 bons serviteurs et de ces humbles servantes qui ont tout sacrifié même leur

Saute, même leur Vie, pour accomplir le grand précepte de la Charité : il a compté ce Dieu de bonté, qui récompense tout, jusqu'à un verre d'eau froide donné pour son amour, il a compté disons-nous, leurs pas et leurs dimanches dans ce champ de douleur, qui fut théâtre de leurs combats. Oh! qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui se sont ainsi laissés à courir dans cette noble carrière pour procurer à tant de malheureux le bonheur et la paix. Il a entendu les profonds soupirs que le spectacle de tant et de si affreuses misères leur a fait pousser. Il a vu les larmes et les sueurs dont ils ont arrosé cette terre aride, et ces marais où gisent tant de... Oh! que de cris puissants s'élèvent aujourd'hui de cette terre sanctifiée par tant de travaux, et sollicitent pour nous la divine miséricorde. Il a été témoin des généreux sentiments qui les animaient, lorsqu'ils s'immolaient pour leur prochain; chacun d'eux pouvant dire avec l'Apôtre. " Pour moi, je donnerai très volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerai encore moi-même pour le salut de ces âmes.

Daigne le Seigneur dans sa bonté, et en considération d'un si généreux dévouement, épargner les brebis, après avoir ainsi frappé les pasteurs. C'est le vœu que nous formons de toute l'ardeur de notre âme; et faye le Ciel qu'il en soit ainsi.

L'hiver de 1846 fut excessivement doux, il n'y eut presque point de neige, mais en revanche, une pluie presque continuelle occasionna la recrudescence des eaux du fleuve. Aussi vers le 15 Janvier toute la Pointe St Charles offrait le coup d'œil d'une vaste nappe d'eau, et il était impossible.

d'aborder les ambulances autrement que sur des haieaux. Les lits des malades traînaient dans l'eau surtout dans une ambulance ou l'élément envahisseur y était entré jusqu'à neuf pouces de hauteur. Il arriva même qu'à la grande stupéfaction de nos Sœurs, le petit Hôtel ou reposait le St. Laurent leur trésor et leur vie, ne fut renversé, heureusement qu'elles n'en furent quittes que pour la peur sans parler d'un surcroît de fatigue que leur occasionna un remue-ménage général fait à l'improviste.

Dès que le Médecin en Chef, avait donné congé aux convalescents, le Gouvernement continuait de les loger et de les chauffer mais cessait de les nourrir, et ils étaient au nombre de 500 Cents occupant deux ambulances. Comme la plupart étaient encore trop faibles pour travailler assidument et que d'autres ne trouvaient pas d'ouvrage, ils furent réduits à souffrir les horreurs de la faim, s'ils rencontraient nos Sœurs, ou si celles-ci allaient les visiter, leur premier bonjour était de leur dire qu'il mouraient de faim, et de leur donner de quoi l'apaiser. A voir ces squelettes ambulants sortis comme d'outre-tombe, la Chair frissonnait et le cœur le plus insensible se brisait et ne pouvait rétenir un élan de pitié spontanée, aussi, nos Sœurs, ne pouvant supporter la vue d'un pareil spectacle, mirent tout en œuvre pour les soulager, et s'adressant au bon Père Seltier, elles le prièrent de recourir à l'Evêque. Celui-ci, alla incontinent <sup>le 31 janvier</sup> informé de la grande détresse de ces malheureux, touché au cœur que lui fit le Révérend Père, Mgr envoya sur le Champ des provisions que ces infortunés reçurent avec reconnaissance et bonheur. Les Sœurs

étant bientôt épuisés, la faim se fit de nouveau sentir, et un soir  
 nos Sœurs entrèrent les Visiter, se pressant autour d'elles, ils leur dirent  
 qu'ils n'avaient eu qu'une patate pour leur dîner et qu'ils allaient se  
 coucher sans souper, les lamentations des pères et mères et les cris des  
 enfants demeurant du pain émuient tellement nos Sœurs qu'elles se  
 retirèrent en pleurant, n'ayant rien à leur donner, elles recoururent de nou-  
 veau à Monseigneur, qui leur envoya sur le Champ 20, avec qui, elles  
 achetèrent sur le Champ quelques provisions qu'elles couvrirent leur joie,  
 en les voyant entrer les mains pleines, ces pauvres malheureux tom-  
 baient tous à genoux pour remercier le bon Dieu, le priant de bénir  
 Monseigneur et les bonnes Sœurs qui étaient pour eux si charitables  
 et si compatissantes.

X

La Grandeur fit ensuite application aux autorités, pour qu'on  
 leur donna à chacun une ration par jour, ce qui ayant obtenu personnel-  
 lement mourut de faim, quoique cependant la pitance fut bien médiocre.

La misère fut générale dans cet hiver de 1848, notre Communauté  
 seule, assista 1600 pauvres et distribua aux nécessiteux jusqu'à 72  
 seaux de soupe par jour.

Notre Sœur Heidi, ayant été chargée du service des pauvres et du  
 soin surtout de visiter les Emigrants eut de quoi exercer son zèle  
 son activité. En parcourant les coins et les recoins les moins habi-  
 tables elle les trouvait blottis dans les granges et les remises, entassés  
 comme des sardines, pourris de malpropreté, déguenillés pour ne pas  
 dire nus, tombant de faiblesse et quelquefois à la veille d'expirer.

d'inanition, aussi, elle revenait le Soir à la Communauté le Cœur navré de tout ce qu'elle avait vu durant sa longue et pénible course de la guerre. Après bien des peines et des démarches elle parvint à louer une maison dans le faubourg St. Anne où elle logea 60 des plus misérables familles qu'elle avait recueillies, elle confia la surveillance de son refuge à M<sup>r</sup>. Kinoclet-Franklin, père de notre Sœur Franklin. Mais outre un asile et du pain qu'on donnait à ces infortunés, il fallait de plus s'occuper du salut de leur âme, C'est ce dont se chargea le Rév. Père Du Merle S. S. zélé et fervent religieux qui la seconda puissamment par ses bons conseils et par ses services, en même temps qu'il l'édifia par de grands exemples de vertu qui la portèrent à se dévouer de son côté et à tout entreprendre pour le soulagement des étrangers devenus nos frères par le malheur. Notre S<sup>r</sup> Rév<sup>d</sup> au <sup>fut un bagasse</sup> sujet des enfants de ces cinquantes familles, à qui il fallait une exacte surveillance et de l'instruction pour les arracher à leur ignorance et les préparer à leur première Communion qu'un grand nombre était en âge de devoir faire, s'adressa au bon Père Du Merle, qui lui procura une personne dévouée et respectable, Mad. Michel Brown, pour enseigner les prières et le Catechisme à tous ces enfants, leur faire un peu d'école et les surveiller d'aussi près que possible. Le Rév<sup>d</sup> Père Du Merle était assidu à aller encourager les enfants, ainsi que leur bonne Institutrice et les choses allaient à merveille parmi cette pépinière d'enfants tous d'autant mieux disposés, qu'ils avaient reçu une saine et salutaire leçon à l'école de la misère. Mais le mal qui

ils occupaient étant de beaucoup trop étroit, la Providence vint à leur secours dans la personne de M<sup>r</sup> Dowd. Cependant avant de parler de celui-ci disons un dernier mot du Révérend Père Du Merle, dont l'activité que lui inspirait son amour de Dieu et du prochain, ne connaissait pas de borne, il fut victime de son zèle, dans une peste des années du fleau qui affligea et alarma de nouveau notre ville en 1851 et il mourut à Montréal le 21 Juin de cette même année.

M<sup>r</sup> Patrick Dowd, né à Armagh, en Irlande en 1813, avait reçu l'Ordre de la Prêtrise en Mai 1837. Venue en Canada où il débarqua le 21 Juin 1848, il s'agrégea au Séminaire de St Sulpice. Ayant été nommé le 17 Novembre 1852 par Notre Saint Père le Pape Pie IX Vêque de Canie, et Coadjuteur de Toronto, il refusa cette haute dignité pour se consacrer tout entier aux œuvres de l'apostolat parmi la population Irlandaise, dont le chiffre augmentait considérablement à Montréal.

Dès son arrivée, M<sup>r</sup> Dowd, déploya son zèle et sa charité à l'égard de ses malheureux compatriotes d'une manière admirable, et dans peu de temps il réussit à les faire sortir de la misère où ils languissaient. Plein de sollicitude, et de ressource, les moyens lui réussirent toujours mieux. En avons une preuve dans le fait suivant.

Tandis que notre S<sup>r</sup> Heidi, se dépensait pour les enfants, notre Chère S<sup>r</sup> Hughes de son côté s'occupait activement du sort des filles et veuves sans asile. Après avoir travaillé à leur préparer une place de refuge, elle était parvenue avec beaucoup de peine à se procurer une Maison sur la rue Craig appartenant à un honorable Citoyen



Monsieur Augustin Perrault, qui par compassion pour les émigrés la lui laissa sans vouloir accepter aucun paiement de loyer, et à la seule condition que les orphelins assisteraient à son service. Ce généreux bienfaiteur mourut le 27 août 1859 à l'âge de 80 ans.

La bonne S<sup>te</sup> Hughes avait fini tous ses préparatifs et était sur le point d'ouvrir la porte de son refuge à ses filles et veuves quand le bon Mr. Bowd, sans nullement l'en prévenir déjoua ses plans montrant les enfants encore bien plus à plaindre que les paillardes, il dit à S<sup>te</sup> Heidi d'envoyer une troupe de 50 enfants prendre logement dans la susdite maison de S<sup>te</sup> Hughes. Voilà donc, que dans la journée du <sup>15</sup> ~~25~~ <sup>Novembre</sup> Octobre 1849, les enfants parurent joyeusement de leur misérable local et arrivent tout bryants à la rue Craig pour s'y installer à domicile; frappée de l'écume, notre Sœur Hughes ne peut s'empêcher de l'expliquer, elle accourt et aperçoit la peuplade d'enfants, qui lui demande d'avoir pitié d'eux, son premier mouvement si elle l'eût suivi, aurait été de les mettre à la porte, mais son excellent cœur ne put y tenir, et en les voyant si pâles, si débiles et si déguenillés elle tendit volontiers les bras à ces orphelins abandonnés qui comprirent dès lors qu'ils retrouvaient une mère tendre et toute dévouée.

Dieu seul sait ce qu'en effet, elle eut d'imposés de sacrifices pour assister les pauvres, ils étaient continuellement l'objet de sa pensée, de ses affections, de ses soins et de sa sollicitude, jusque dans ses derniers ans, <sup>ou</sup> infirme et impotente, elle voulait encore aller les servir et sollicitait la faveur de leur envoyer porter quelques petites dou-

ceux, s'informant si les hospitalières en avaient bien soin, et durant les  
 derniers jours de sa maladie, alors qu'elle était très agitée par le délire,  
 on venait à bout de la calmer en lui disant qu'on demanderait à notre  
 mère de donner du Champagne aux bons vieillards de la Salle St  
 Augustin elle avait été hospitalière nombre d'années.

M<sup>r</sup> Dowd, voyant qu'il était d'une nécessité urgente d'avoir un éta-  
 blissement pour les malades des fondations de l'asile St Patrice mi-

En citant les divers Poëmes de 1847, nous ne pouvons ne pas rapporter un fait merveilleux qui s'y rattache, et qui nous fait voir une fois de plus les mystérieux et impénétrables desseins de Dieu sur les âmes, et le soin qu'il prend de celles que de toute éternité, il a prédestinées à faire partie du glorieux cortège des milliers de Vierges qui a jamais marcheront à la suite de l'agneau.